CONVERSATION

ENTRE

UN MAITRE D'ÉCOLE,
UN GRENADIER,
ET UN PAYSAN;

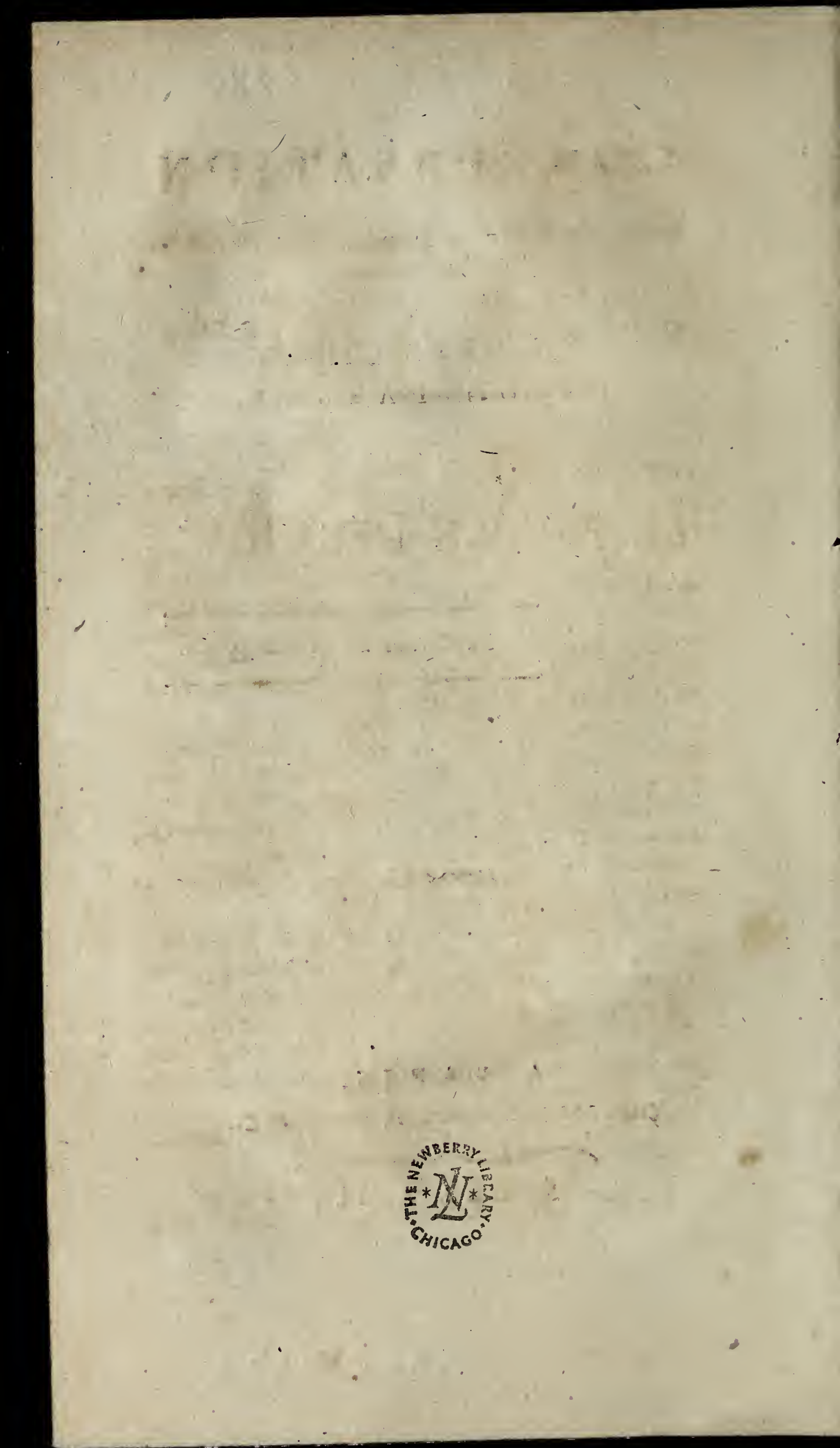
OU

LE PEUPLE DÉSABUSÉ.

Tard vaut mieux que jamais.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCC. XCII.



CONVERSATION

ENTRE UN MAITRE D'ÉCOLE, UN GRENADIER, ET UN PAYSAN;

OU LE PEUPLE DÉSABUSÉ.

Le Grenadier. QUOI! c'eſt vous-même, mon cher Viel? Le Diable m'emporte je croyois bien ne jamais vous revoir.

Le Maître. Hélas! depuis votre départ, il m'eſt arrivé un grand malheur.* J'allois entrer au Séminaire lorſque mon père mourut : il me laiſſa dans la misère; je ne ſavois de quel côté donner de la tête; enfin notre bon Curé me nomma Maître d'école de ſa Paroiſſe.

Le Gren. Et moi, f.... j'ai penſé périr mille fois ſur mer : mais parlons de nos affaires. On dit, f.... qu'il y a bien du nouveau dans notre pays.

Le Payſan (*vient derrière eux, en chantant*). Ariſtocrates, vous voilà donc foutus.

Le M. (*ſe retourne*). Ah! ah! Nicolas, peſte! vous avez l'air bon Patriote.

Le P. Ne vo en déplaiſe, Mouſieu le Maître! & vo, n'êtes-vo pas Ariſtocrate par haſard? Si je le creyion je vo.... (*avec un air menaçant*)

Le M. Tout doux, Nicolas, point tant de vivacité; voyons un peu, je le ſuis (*montrant ſon bâton*). Etes-vous auſſi diable que vous cherchez à le paroître?

Le P. (*regardant le bâton*). Vo avez ben du bonheur d'être de nos amis, car....

Le G. (*à part*). Ah! le foutu poltron.

Le M. Car... achevez donc; allez, mon

pauvre Nicolas, ſi vous & vos ſemblables faites les fiers préſentement, c'eſt que tous ceux qui penſent comme moi ont lâché pied ; mais patience, patience, chacun à ſon tour, on ne tardera pas à voir vos talons.

Le P. Quoi ! Mouſieu le Maître, les Ariſtocrates renverſerions note belle Conſtitution ?

Le M. Point du tout, le Peuple lui-même leur en évitera la peine ; il ſentira ſa misère, reconnoîtra ſon erreur, & leur tendra les bras.

Le G. Que le diable m'emporte ſi je comprends un ſeul mot à tout ce bougre de galimathias là ; Ariſtocrate, Démocrate, Conſtitution : qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? Parlez donc français, f...., ou je f.... le camp d'ici.

Le M. Ne vous fâchez pas, la Terreur : à peine étes-vous débarqué, que déjà vous voudriez ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis quatre ans que vous en êtes ſorti : en deux mots je vais vous mettre au courant. Les finances étoient épuiſées, l'Etat étoit obéré, & la banqueroute inévitable : le Roi propoſa l'impôt territorial & celui du timbre ; les Parlemens voyant qu'il étoit toujours queſtion d'établir de nouveaux impôts, & jamais de ſupprimer les anciens, refusèrent de les enregiſtrer. Alors Sa Majeſté convoqua les Etats-généraux, pour travailler, de concert avec eux, à rétablir l'ordre dans les affaires. Le Peuple envoya ſes Députés. On appela leurs partiſans, les Démocrates, & les autres les Ariſtocrates. Vous allez voir comment ils ſe ſont conduits. (*Au Payſan*) Soyez de bonne foi, Nicolas : ſi vous me prouvez que tous les changemens qu'ils ont faits nous ſont avantageux, je me rangerai de votre côté, ſinon il faudra vous mettre du mien.

Le P. C'eſt juſte, j'y conſentons.

Le G. Un pot qui ſe dedit, foutre.

Le P. Cha y eſt, frappez la dedans. (*Il tend la main.*

Le M. (*frappe*). Volontiers : n'avions-nous pas donné des Cahiers à nos Députés ? Ces Cahiers ne faiſoient-ils pas connoître les abus, leur ſource, & les moyens de la tarir ?

Le P. Où tou cha va-t-il nous mener ?

Le G. Vous allez voir, f...., donnez lui le temps.

Le M. N'avions-nous pas fait jurer à nos Repréſentans aux Etats qu'ils ſe conformeroient au vœu de la majorité de ces Cahiers ?

Le P. Et ben oui : qu'en conclure ?

Le M. Qu'ils ſont des parjures s'ils ne l'ont pas fait.

Le P. N'y a pas de doute à cha.

Le G. (*à part*). Il ne faut foutre pas être bien ſorcier pour le deviner, autrement le bougre ne l'eût pas deviné.

Le M. Vous voilà déjà pris, Nicolas. D'après vous, la plupart de nos Députés ſont des coquins, des parjures ; car à peine étoient-ils aſſemblés, qu'au lieu de conſulter nos Cahiers, ils les ont foulés aux pieds ; qu'au lieu de réformer, ils ont tout détruit, & nous ont fait jurer à notre tour, & malgré nous, de maintenir une Conſtitution qu'ils faiſoient contre notre vœu & contre le ferment que nous avions exigé d'eux.

Le G. Les foutus gueux !

Le P. On no diſoit portant que c'étoit por nous qu'ils faiſions cha.

Le M. Voilà comme on trompe le Peuple ; on augmente ſon malheur tout en lui promettant qu'il ſera plus heureux : allez, allez, mon cher Nicolas, ce bon Peuple abuſé ouvrira enfin les yeux, & maudira un jour ceux qu'il bénit aujourd'hui ; trop heureux encore ſi ces traîtres ne deviennent pas les victimes de ſa juſte vengeance.

Le G. (*à part*). Ils feront pendus, f...., ou j'y perdrai mon titre de Grenadier.

Le P. Mais compt'on por ren la liberté & l'égalité ? Dame c'eſt que j'avons vu affiché fur les portes de not' Egliſe : *Les hommes naiſſent libres & égaux en drets.*

Le M. Que cette liberté nous a coûté cher depuis qu'elle eſt décrétée! Pluſieurs de nos Provinces ont été & ſont encore le théatre des meurtres, des incendies & du pillage ; le ſang fume encore dans Avignon, Nîmes & Montauban, & ſur-tout dans nos Colonies. Les Nègres ſe ſont révoltés contre les Blancs, les ont maſſacrés, ont brûlé leurs habitations, leurs poſſeſſions, & ont ainſi ruiné notre commerce, qui faiſoit vivre 4 à 5 millions d'hommes en France.

Le G. Le biau foutu cadeau que ces bougres-là nous ont fait avec leur chienne de liberté, qui peut-être nous fera foutre le tour à tous.

Le M. Nous ſommes libres !.... Dites plutôt que nous ſommes eſclaves. Ne faut-il pas obéir à des Clubs, à des Municipalités, à des Diſtricts, à des Départemens, à l'Aſſemblée nationale ? c'eſt-à-dire qu'au lieu d'un bon Roi, nous avons des milliers de petits Tyrans qu'il faut nourrir & engraiſſer à nos dépens : Croyez-moi, la liberté eſt une chimère ; tout homme qui vit en ſociété fait le ſacrifice de la moitié de ſes droits pour conſerver l'autre.

Le G. Bravo, Camarade, vous parlez f.... comme un livre. Ah! bougre, ſi votre père n'étoit pas mort ſitôt.

Le P. A la bonheur ; mais au moins on ne verra plus tous ces Mouſſieus Barons, Comtes & Marquis qui nous écraſions avec leurs foutus droits ſeigneuriaux ; j'ſommes trétous égaux.

Le G. Comment f.... ? Que dis-tu là ? mille tonneres !

Le P. (*ôtant ſon chapeau en tremblant*) Excuſez, Mouſieu la Terreur, j'n ſavions pen que vo étiez un de ces biaux Meſſieurs là.

Le G. Je n'en ſuis pas, mais f.... je les aime, je les eſtime, & j'abattrai les oreilles du premier j..f.. aſſez hardi pour oſer en dire du mal.

Le M. (*à part*). Il aura bien des oreilles à couper. (*haut*) N'y prenez pas garde, la Terreur, le brave homme n'y entend pas malice. (*au Payſan*) Vous n'y penſez pas, Nicolas, nous ſommes tous égaux, ſelon vous : Pourquoi donc les uns ſont-ils riches & élevés en dignités, & les autres, pauvres & ſans place ? Pourquoi les Domeſtiques qui s'acquittent de leur devoir avec honnêteté & probité, ne ſont-ils pas Citoyens actifs ? J'ai cependant entendu dire qu'il n'eſt pas de ſots états, qu'il n'eſt que de ſottes gens, Nicolas, entendez-vous ?

Le G. C'eſt-à-dire, f....., que mon frere qui ſert chez un grand Seigneur, & qui en vaut bien un autre, n'eſt pas Citoyen ?

Le M. Il n'eſt rien & moins que rien, puiſque les Députés l'ont mis au-deſſous du Bourreau.

Le G. Nom d'un tonnere, mon frère n'eſt rien & Charlot caſſe-bras eſt Citoyen ! Quels crimes, f.... les Domeſtiques ont-ils commis ? Ne ſont-ils pas nés en France ? Ah ! les b... ſi je les tenois, je leur arracherois tous les boyaux du ventre.

Le M. Ah ! Ah ! M. le Grenadier, ce ſont là de ces petites galanteries conſtitutionnelles qui ne ſont pas du goût de tout le monde, mais il faut bien s'en contenter.

Le G. Et les Militaires, ne les ont-ils pas auſſi foutus au-deſſous de bourreaux ?

Le M. Pas tout-à-fait.

Le G. Nous y voilà ; je parie f.... qu'il y a encore quelque bougrerie là-deſſous.

Le M. Seulement dans les cérémonies, il ſont

derrière les Garde nationaux, mais à la guerre ils ont le pas.

Le G. Oui-dà pour leur ſervir de bouclier ! On leur en foutra. Au ſurplus on a auſſi bien fait; ſi on les eût mis devant, les b... de poltrons nous auroient empoiſonné; ſans doute qu'on ne les paye pas pour être nos pouſſes-culs ?

Le M. Que dites-vous là ? Ils ont double paye.

Le G. F.... double paye ! ils ſe battront donc deux fois contre nous une ? Braves militaires ! & vous ſouffrez ça, & vous n'avez pas encore foutu l'ame à l'envers à tous ce j... f... de Soldats de parade !

Le M. Tout beau, Camarade; peſte ! comme vous y allez; un peu de prudence. *(à Nicolas)* Revenons; nous ſommes tous égaux. Et pourquoi donc ni vous ni moi ne pouvons être Electeurs ?

Le P. Eſt-ce que vo no prenez por une beite ?

Le M. Tant s'en faut, qu'au contraire; je ſais depuis long-tems que plus ſot que vous, Nicolas, n'eſt pas bête. Mais voyons, répondez.

Le P. Par ſanguienne, c'eſt que je n'payons pas un impôt direct de je n'ſais combian.

Le M. Nous y voilà; encore des diſtinctions. Suivant les Décrets ſur les droits de l'homme, pour être éligible aux places, il ſuffit d'avoir des vertus, des talens, & de mériter la confiance de ſes Concitoyens; & d'après les nouveaux Décrets, ſans argent, toutes ces qualités ne ſont rien; comme dit le Proverbe : Point d'argent, point de Suiſſe; point d'argent, point de places.

Le P. C'eſt-à-dire qu'ils nous reboutent dans de nouvelles diſtinctions.

Le M. Préciſément, Nicolas; au lieu d'être gouverné par des Nobles, nous le ſerons par des riches ou par des gueux parvenus; & en ſerons-nous mieux ſervis ? Les riches, & ceux qui le deviennent, ne ſont pas pour l'ordinaire les plus vertueux;

les grands biens corrompent les hommes, & malheur à ceux qui ont affaire à des gens ſans mœurs, ſans Religion, en un mot, à nos Philoſophes d'aujourd'hui. Diable, Nicolas, vous raiſonnez comme un docteur.

Le P. Allons donc, Mouſieu le Maître, ne vous foutez pas des pauvres gens.

Le G. Les j... f... auroient bien mieux fait de ſupprimer les bougres de ſavonnettes-à-vilains, & de nous laiſſer notre bonne nobleſſe telle qu'elle étoit.

Le M. Vous allez trop loin; la Nobleſſe ellemême ne le demandoit pas; elle offroit généreuſement de payer ſa part des impôts, de faire le ſacrifice de ſes droits à charge au peuple, ſe réſervant ſeulement ſes droits honorifiques, & d'ouvrir au mérite une voie pour parvenir à toutes les places.

Le G. Et les b... ont refuſé ces offres avantageuſes? ils ne les ont pas acceptées?

Le M. Ah! bien oui. Ils les ont refuſées, afin de tout prendre en la détruiſant.

Le G. Voilà qui eſt plaiſant! Ils ont détruit la Nobleſſe! & qui nous commandera dans les Armées?

Le M. Des Bourgeois, des Négocians, des Savetiers; enfin Nicolas, que voilà, eſt Caporal.

Le G. (*tirant ſon ſabre*). Toi Caporal! Attends, attends, j... f... je vais te mettre les épaulettes de Capitaine, en te fendant la tête en deux. Mille tonnerres! De braves Grenadiers comme moi diroient : oui, mon Capitaine, oui mon Colonel, à des j... f... de cette eſpèce-là? On leur en foutra des épaulettes. Voyez le bean b...! (*à Nicolas qui s'étoit enfui de peur qu'on ne lui mît les épaulettes.*) Reviens, reviens.

Le P.) *revient en tremblant & le chapeau à la main*). Mouſieu le Grenadier, j'ſavons ben que j'n'ſommes pen dignes d'être capables de commander à des gens comme vo.

Le G. (*au Maître*). Parlez donc, cama-

rade ; pourquoi nos Députés ont-ils ôté à la Noblesse ses droits honorifiques, car f... je ne vois pas en quoi c'est utile au Peuple ? Que les Seigneurs aient de belles voitures, de belles livrées ; qu'ils s'appellent Marquis, Comtes ou Barons, & qu'est-ce que cela me fout à moi ?

Le M. Au contraire ; des milliers de particuliers gagnoient leur vie à faire de la livrée, à peindre & à graver des armories ; les Seigneurs, pour paroître avec éclat, avec grandeur, donnoient plus souvent des habits neufs à leurs Domestiques, ce qui faisoit aller le commerce, en prenoient un plus grand nombre, ce qui étoit une ressource pour les familles indigentes & nombreuses ; ils fondoient des rentes pour les Pauvres, faisoient bâtir des Eglises, des Presbytères, des Maisons d'éducation, des écoles, des Hôpitaux, auxquels ils attachoient des revenus, & ce, à condition qu'ils mettroient leurs armes dessus. Présentement tous ces Etablissemens utiles & nécessaires au peuple, tomberont à sa charge.

Le G. (*au Paysan*). Soutenez donc vos f.... Députés.

Le M. Ce n'est pas tout. En arrachant à la Noblesse ses armes, sa livrée & jusqu'à son nom, c'étoit l'obliger à s'émigrer, à porter ses richesses chez l'étranger, à faire tous ses efforts pour renverser la Constitution. N'est-il pas naturel qu'elle montre autant de courage pour défendre ses titres que ses Ancêtres en ont montré pour les lui procurer ? N'est-il pas naturel que les Nobles des autres Royaumes lui aident dans son entreprise, de crainte que la même chose ne leur arrive ? Et quand même ils ne réussiroient pas, il est certain qu'il y aura de part & d'autre beaucoup de sang répandu qui criera vengeance contre l'Assemblée qui auroit pu en prévenir l'effusion, si l'orgueil ne l'eût pas maîtrisée.

Le G. F... C'eſt donc par orgueil que nos Députés nous ont f... dans le précipice ?

Le M. Oui, par orgueil. Nos Avocats, nos Rentiers, nos Financiers, nos Négocians, tous nos richards enfin étoient furieux de voir que malgré leurs richeſſes, la nobleſſe avoit le pas ſur eux, qu'elle occupoit les places les plus honorables ; en conſéquence ils ont gagné par argent les Députés qui avoient le plus d'influence ſur l'Aſſemblée, & ont obtenu le Décret qui anéantiſſoit la Nobleſſe.

Le G. C'eſt-à dire f... que nos Députés ont vendu leurs voix au plus offrant.

Le M. Vous y êtes ; joint à cela qu'un pareil Décret favoriſoit leurs vues ambitieuſes : ainſi ils firent d'une pierre deux coups ; ils détruiſirent les places qui exiſtoient pour en créer de nouvelles, qu'ils mirent à la nomination du Peuple, ou plutôt des riches, bien aſſurés qu'ils y ſeroient élus, alors ils avoient le même intérêt que les riches à ſupprimer les armes, les livrées, afin d'être ſeuls décorés & diſtingués. Ils croyoient par là avilir la Nobleſſe & lui faire perdre la conſidération dont l'opinion publique l'honoroit.

Le G. Ils en auront le démenti ; car f.... on diſtinguera toujours un Condé, un Bouillé, un la Queuille, de cette f... canaille.

Le M. N'en doutez pas, la Terreur ; mais voyez un peu quelle horreur, quelle infamie de ſe jouer ainſi du ſort de 24 millions d'hommes, en les expoſant à périr ou de miſère, ou par le fer, & cela pour aſſouvir leur vengeance & ſatisfaire leur ambition.

Le P. J'avions entendu dire que nos Députés avoient décrété qu'ils ne prendrions aucunes places.

Le M. Il eſt vrai que pour qu'on ne les accusât pas de s'élever ſur les ruines des autres, ils auroient dû n'en accepter aucune. Mais ouvrez les

yeux, Nicolas, & vous verrez que ce ſont des Députés ou leurs partiſans qui occupent les places les plus lucratives dans les Départemens, dans le Militaire, dans le Clergé conſtitutionnel, dans...

Le G. F... dans le Clergé ! Eſt-ce qu'ils auroient attaqué ce reſpectable Corps ?

Le M. Ils ont fait plus; car ils l'ont détruit, ſe ſont emparés de ſes biens, les ont vendus, & ont ſeulement accordé aux Bénéficiers une modique penſion alimentaire.

Le G. Millions de tonnerre ! Je crois, ou le diable m'emporte, que vous vous foutez de moi; ou bien le Clergé auroit refuſé de payer ſa part des impôts.

Le M. Et quand même il auroit refuſé, vendre ſes biens, ç'auroit été priver l'Etat d'une grande reſſource dans les familles, dans les peſtes & dans les autres calamités publiques; mais détrompez-vous; il a offert de ſe charger d'une partie de la dette de l'Etat; ou de donner 4 à 5 cents millions & plus : Il conſentoit encore que le reſte de ſon bien fût ſoumis à l'impôt, & il promettoit de réformer les abus qui s'étoient gliſſés dans ſon Corps, & contre leſquels le Peuple crioit.

Le G. Et ſi ces b... là euſſent accepté un ſi beau ſacrifice, l'Etat, f... étoit tout d'un coup hors de danger. Ah ! les f... ſcélérats, ils ont mieux aimé tout vendre afin de pêcher en eau trouble, & ils ont fait croire au Peuple que des veſſies étoient des laternes.

Le P. Dame ils viviont auſſi comme des grands Seigneux, qu'aviont-ils beſoin de tant de biens ?

Le G. B... de bête, en es-tu plus gras ?

Le M. Que vous importe, Nicolas, que ce ſoit un homme habillé de noir ou un homme habillé de blanc qui poſſède toutes ces richeſſes; on a dépouillé le Clergé, ſes revenus ſont paſſés en d'autres mains; le Peuple en a-t-il profité ? en eſt-il plus riche, plus heureux ?

Le G. Il en eſt f... plus malheureux ; car ſi j'en crois mon père, il tire le diable par la queue, & on ſe foutroit volontiers à genoux devant un gros ſou.

Le M. Tout cela n'eſt pas étonnant. Jadis les Abbayes dépenſoient le produit de leurs terres parmi nous, faiſoient travailler les pauvres, diſtribuoient des aumônes tous les jours, mais ſurtout dans les temps malheureux, & venoient au ſecours des incendiés. Préſentement ceux qui ont acheté leurs terres, en conſommant le produit dans les Villes ou chez l'Etranger, joint à cela leur papier-monnoie qui a fait diſparoître tout le numéraire ; il y en a de décrété pour deux milliards, cent millions.

Le G. A propos de ce f.... papier, j'avois oublié de vous en parler ; on a voulu m'en donner dans une auberge, mais f.... j'ai montré les dents ; on a vu qu'il y alloit avoir du rude ; on m'a bien vîte rendu de ce qui ſe compte.

Le M. Ils auroient pu vous forcer de le recevoir, la Loi l'ordonne.

Le G. Je les aurois envoyés à tous les diables. Comment f..., s'en ſervir dans les marchés lorſqu'il plut ? Où le mettre ? Si on n'a pas de quoi rendre ? Si on ne ſait pas lire ? Si on ne connoît pas les bons d'avec les faux ? Car je m'imagine f... bien qu'il en eſt des papiers comme de la monnoie, c'eſt-à-dire, qu'il y en a de faux.

Le P. Il eſt vrai, Mouſieu, que c'eſt ben génant por nous ; mais auſſi nous ne baillons plus de dîme à not' Curé.

Le G. Le pauvre f... ne la payoit pas, puiſqu'il n'avoit pas de terres.

Le M. Belle avance, Nicolas, il faudra la rendre à votre Propriétaire, & on augmentera encore votre impôt, afin de fournir à l'entretien

du Culte & des Pasteurs; mais où le pauvre ira-t-il chercher de la paille? Chez les Fermiers? Il leur est défendu d'en vendre; chez le Curé? Il n'en aura plus. Allez, mon cher Nicolas, le Propriétaire n'en sera que plus imposé, & le misérable que plus misérable.

Le G. Les pauvres crèveront f... de misère comme des chiens étendus sur la terre.

Le M. Ça ne peut pas être autrement, ce que vous avancez est juste.

Le G. Quand on veut parler, camarade, il faut parler raison, & ne pas venir nous conter un tas de bougreries qui nous scient le dos avec une latte.

Le M. Encore s'ils respectoient les fondations faites en faveur des Pauvres, telles que les biens d'aumônes & les autres attachés aux Maisons d'éducation, aux Ecoles, aux Hôpitaux; mais rien n'est sacré pour eux.

Le P. J'n'y perdrons ren, Mousieu, les Districts en sont chargés.

Le M. En ont-ils déjà beaucoup distribué dans les Paroisses; par exemple dans la vôtre, Nicolas? & si le trésor se trouve ou pillé ou ruiné par les guerres, où ira-t-on prendre pour vous donner? & le temps que vous perdrez à aller & venir, la dépense du voyage, les payeurs que souvent vous ne trouverez pas, les mauvaises raisons qu'ils vous donneront, les retards qu'ils vous feront éprouver sous différens prétextes, votre misère qu'il faudra découvrir publiquement, au lieu qu'avant, votre Pasteur seul en étoit le dépositaire secret; comptez-vous ça pour rien, maître Nicolas?

Le G. On vous en foutra des aumônes; quand vous aurez les quatre fers en l'air prêts à cracher l'ame, à qui aurez-vous recours? Au Seigneur, au

Curé ?... Je vous en fous ; au Diſtrict ? mais, mille bombes, il en coûtera plus pour aller & venir qu'on ne recevra, & pendant ce temps vous foutrez le camp dans l'autre monde.

Le M. Sous peu, Nicolas, vous vous mordrez les pouces d'avoir approuvé l'enlevement des biens du clergé ; lorſqu'ils ſeront diſperſés, vous les chercherez en vain, & vous n'aurez pour toute ſatisfaction que la vue des bons Eccléſiaſtiques, ſuccombant par votre faute à tous ſous le poids des perſécutions ou de la misère.

Le G. Il me ſemble f... que vous m'avez dit qu'on leur donnoit une penſion.

Le M. Vous avez raiſon : elle étoit décrétée, mais il eſt venu depuis un autre Décret qui la ſupprime.

Le G. Ah ! les j... f..., refuſer de payer une dette auſſi ſacrée ; mais f... quelles raiſons ont-ils données, ces foutus coquins ?

Le M. Ils ont exigé un Serment qúe les honnêtes gens ne peuvent prêter ; ils ont fait une nouvelle Religion qu'on appelle conſtitutionnelle ; & ont décrété que les Evêques, Curés, Vicaires & autres Prêtres qui refuſeroient de la maintenir, ſeroient déclarés ſuſpects à la Nation, déchus de leurs penſions ; qu'on les remplaceroit dans leurs Bénéfices, & qu'ils ſeroient arrêtés à la moindre émeute.

Le G. Ah ! bougre, j'aurois juré, mais f.... de la bonne manière ; & quels ſont les j... f... qui ont fait un tel Serment ?

Le M. Quelques Moines, Vicaires & autres Prêtres, afin de remplacer les bons Curés qui s'étoient chargés de leur éducation, & qui leur avoient mis le pain à la main ; quelques Paſteurs timides ou lâches, pour ne pas perdre leurs Bénéfices ; mais le plus grand nombre, ceux qui

jouiſſoient de l'eſtime générale, les Religieuſes ſur-tout, tous ſe ſont expoſés à périr plutôt que d'apoſtaſier.

Le G. Je m'y reconnois : mais f... qu'a t-on fait des bougres d'Apoſtats ? Le Peuple ne les a t-il pas chaſſés vîte & ſans trompettes ?

Le M. Il l'auroit bien déſiré ; mais les Députés ſoudoient dans les Villes, Bourgs & Villages des gens ſans état, ſans aveu, des ſans-culottes, pour empêcher qu'on ne les inſulte, pour chaſſer les non-aſſermentés, pour inſtaller les Intrus à leur place, & tout leur eſt permis, l'impunité leur eſt promiſe & aſſurée.

Le G. Et le Peuple ne dit mot! il ne manifeſte pas ſon indignation contre ces foutus Députés qui leur enlèvent ſes légitimes Paſteurs pour lui en donner de faux.

Le M. Que voulez-vous qu'il diſe ? ſes vrais Paſteurs lui défendent de ſe révolter contre la Loi; ils lui donnent eux-mêmes l'exemple de la ſoumiſſion, de la fermeté & du courage ; il ſe contente de pleurer, de gémir, de prier, & tous pour la plupart refuſent de reconnoître les Intrus pour Curés ; alors les ſans-culottes les perſécutent, les menacent, les promenent ſur des ânes, s'ils ne vont pas à l'Office ; pluſieurs même ont été inſultés, outragés, frappés, incarcérés & maſſacrés.

Le G. Quelle horreur ! Mais f... eſt-ce que chacun n'eſt pas libre de ſuivre telle Religion qu'il juge à propos ?

Le M. L'Aſſemblée l'avoit décrété ; mais il paroît qu'elle excepte la Religion catholique, puiſqu'elle fait chaſſer de leurs Paroiſſes les Curés non-aſſermentés, afin que les Fidèles ne puiſſent s'adreſſer à eux.

Le G. Comment f.... on a enlevé tous leurs biens,

biens, on les a réduits à crever de faim, & f.... on les persécute encore, on les chasse!

Le M. Oui; &, comme des bêtes féroces, les uns sont promenés sur des ânes, la tête tournée du côté de la queue, un baillon dans la bouche & la corde au col; d'autres sont traînés sur des herses, ceux-ci sont jetés dans les prisons, dans les cachots; ceux-là sont fusillés, massacrés; enfin on épuise à leur égard tous les rafinemens de la cruauté la plus réfléchie, & ce, sous prétexte qu'ils soulèvent le Peuple contre la Constitution, quoique jusqu'à présent on n'ait pu encore les en convaincre.

Le G. Ah! les j.... f....; les cheveux m'en dressent à la tête!

Le M. C'est révoltant, il faut en convenir; des barbares, des cannibales, & les Peuples les plus féroces n'exerceroient pas de pareilles cruautés sur des coupables, à plus forte raison sur des hommes qui, toute leur vie, ont fait du bien à tout le monde, & qui n'ont prouvé en aucune manière qu'ils fussent de mauvais Citoyens.

Le G. Et que disent ces malheureux Ecclésiastiques, ces braves Confesseurs & Martyrs de la Foi? je ne suis pas dévot, mais f.... je les estime encore plus qu'autrefois.

Le M. A l'exemple de leur divin Maître, ils gardent le silence, ils prient pour leurs ennemis, & font du bien à leurs persécuteurs.

Le G. Je ne serois f..... pas si patient qu'eux; je casserois les os à ces coquins-là, & je les hâcherois par morceau f.....

Le P. Et por qui ne juriont-ils pen aussi? L'Assemblée a dit qu'elle ne changeoit pen not' Religion.

Le G. Parce qu'ils sont honnêtes gens, f.... & qu'il ont de l'honneur.

Le M. Changer les Lois de diſcipline que l'Egliſe a faite, & cela, ſans la conſulter; anéantir les vœux monaſtiques, empêcher les Curés d'exercer ſur une partie du troupeau que Dieu leur a confié, les obliger à conduire des brebis qui leur ſont étrangères, prononcer que les nouveaux Evêques n'ont pas beſoin de la confirmation du Pape, le méconnoître pour chef de l'Egliſe, décréter en quelque façon le Divorce & le Mariage des Prêtres; n'eſt-ce pas toucher à la Religion?

Le P. J'en ſavions pas tou cha, M. le Maître; mais au moins nous nommerons nos Curés.

Le M. Oui, à condition que les Electeurs vous enleveront ceux qui vous plairont, & qu'ils vous forceront de recevoir ceux dont vous ne voudrez pas, malgré le Décret conſtitutionnel, qui dit: » Les Citoyens ont le droit de choiſir & d'élire » les Miniſtres de leur Culte ». Encore ce Décret eſt contre la Religion.

Le P. Les Seigneurs y nommiont ben; eſt-ce que je n'valons pas bien asteur ces biaux Mouſſieus-là?

Le G. Tu ne te fous pas mal de nous. Parbleu voyez le biau merle pour nommer à une Cure! b. de bête, ne ſais-tu pas qu'autrefois les Nobles ne faiſoient que préſenter, & que les Evêques acceptoient au nom de l'Egliſe.

Le M. Encore, la Terreur, l'Egliſe ne leur avoit accordé ce privilége qu'à cauſe des ſervices qu'ils lui avoient rendus, & qui retournoient à l'avantage du peuple. Jadis les Fidèles étoient obligés de pourvoir à l'entretien de leurs Miniſtres, ce qui ſouvent en gênoit beaucoup. Alors l'égliſe permit aux Seigneurs de préſenter aux bénéfices auxquels ils auroient attaché un certain revenu.

Le P. Ils vendions les bénéfices ; & ſans argent, les bons Prêtres ne pouviont en aver.

Le M. Je conviens avec vous qu'il y avoit des abus ; & où n'y en a-t-il pas ? Quelques coquins trafiquoient les Cures ; mais c'eſt encore pire à préſent, & c'eſt ſi vrai, que le Peuple regrète généralement ſes légitimes Paſteurs qu'on a déplacés, & qu'il ne peut ſouffrir les conſtitutionnels ; pluſieurs Paroiſſes même les ont chaſſés.

Le P. Oh ! por ſtila c'eſt ben vrai ; j'voudrions ben, Mouſieu, raver not ancien. C'étoit un ſi bon homme, il balloit tout ce qu'il avoit aux pauvres, & il no aimoit tertous comme ſes enfans.

Le M. Oui, Nicolas, le Peuple commence à diſtinguer les bons Miniſtres d'avec les mauvais ; le triage eſt fait ; ceux qui ſcandaliſoient l'Egliſe par leur mauvaiſe conduite, par leurs débauches, ſeront ſéparés de ſon ſein par le Serment, tels que certains Moines qui ſont ſortis de leurs Couvens, qui ont accepté des Cures conſtitutionnelles, malgré les vœux ſolemnels qu'ils avoient fait de ne jamais quitter leur Communauté, & de ne poſſéder aucun bénéfice. En un mot, chacun commence à ſentir ſa misère, mais nous ne ſommes pas au bout.

Le G. Et que deviendront f..... les ſans-culottes, lorſqu'on n'aura plus beſoin d'eux & qu'on ne les payera plus ?

Le M. Ils iront groſſir la foule des malheureux, & ſe repentiront, mais trop tard, d'avoir eu l'ingratitude, la ſcélérateſſe de trahir les premiers leurs bienfaiteurs, leurs pères nourriciers & leurs Conſolateurs.

Le G. Ce ſont f.... des vipères que le Clergé & la Nobleſſe ont rechauffées dans leur ſein : mais, nom d'un tonnerre, pourquoi la juſtice n'a-t-elle pas ramaſſé & puni tous ces foutus coquins-là ?

Le M. La juſtice ! il n'y en a plus. Les Députés ont bouleverſé nos Parlemens, nos Sénéchauſſées, nos Bailliages, & ont créé d'autres Tribunaux où ſiége l'injuſtice; les nouveaux Juges ne connoiſſent ni les Lois anciennes ni les Lois nouvelles, ils jugent à tort & à travers, joint à cela qu'ils craignent la canaille; & lorſqu'un accuſé eſt reconnu innocent, ſi elle demande ſa mort, & qu'elle menace en cas de refus, ils le déclarent coupable, & l'envoient au ſupplice.

Le G. Les honnêtes gens ſont bien foutus!

Le P. Savous ben, Mouſieu le Maître, qu'il n'en coûte pu ren por plaider.

Le M. Nicolas, les Juges ſont ſalariés ſur nos impôts ? ainſi, vous qui ne plaidez pas, vous payez pour les Plaideurs; ce qui ne les empêche pas de financer comme à l'ordinaire.

Le P. J'bailly, portant l'aute jour une ſédule à queuqu'un qui me devoit, & il ne m'en coûtie preſque ren.

Le M. C'eſt vrai, vis-à-vis d'un Juge de Paix; mais adreſſez-vous aux autres Tribunaux, & vous verrez, & ſi par le hazard vous euſſiez été condamné à faux, comme ſes jugemens ſont en dernier reſſort juſqu'à la concurrence de 50 liv.; vous n'auriez pu en appeler même à un autre Juge de Paix. Quelle injuſtice ! ſur-tout par rapport à un homme pour qui 50 liv. eſt une ſomme conſidérable.

Le G. Les foutus coquins! comme ils ſe jouent du Peuple !

Le M. Nicolas ne parle pas non plus de la manière dont cette juſtice eſt organiſée : par exemple, les cinq Juges d'un tribunal me donnent gain de cauſe, ma partie adverſe en appelle à un autre Tribunal, & elle gagne, n'ayant que trois Juges pour elle, & moi je la perds, ayant les deux autres pour moi, qui joints aux cinq du pre-

mier Tribunal, font ſept contre trois. Et ſi je plaide contre un riche, il n'a que trois Juges à gagner par argent, ce qui n'eſt que trop facile.

Le G. Je ne ſuis f... plus étonné qu'on pille, qu'on vole, qu'on aſſaſſine, qu'on brûle de tous côtés, puiſqu'il n'y a plus de juſtice; ſi ça conti-tinue f... on s'entr'égorgera.

Le M. Vous n'avez pas d'idée des cruautés qu'on a exercées contre les Nobles; quelques Payſans dans chaque paroiſſe ont brûlé les Châteaux de leurs Seigneurs, en ont maltraité, maſſacré quelques-uns; des femmes même le diſputoient aux hommes en ingratitude & en férocité: on en a vu qui trempoient leurs tabliers dans le ſang des Seigneurs égorgés, qui les ſuçoient, & qui faiſoient rôtir leurs membres pour s'en faire un horrible feſtin.

Le G. (*à Nicolas.*) Ah! bougre de coquins.)

Le P. Dame, Mouſieu, on nous diſoit que les Nobles & les Eccléſiaſtiques qui ne voulions pas jurer, étions des Ariſtocrates qu'il falloit tuer & chaſſer; on nous payoit por cha, & on no applait bons Patriotes. Mais moi j'ai laiſſé faire les autres, je ne m'en ſieux pas mêlé.

Le G. Voilà du nouveau, f..., qu'eſt-ce que tout cela ſignifie?

L. M. Nicolas a raiſon, ce n'eſt pas le Peuple en général qui a commis toutes ces horreurs, mais ſeulement quelques mauvais ſujets payés pour cela. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on a perſuadé à bien du monde que c'étoient les Ariſtocrates qui excitoient tous ces troubles, comme s'ils euſſent payé pour ſe faire maſſacrer.

Le P. On no promettoit auſſi que je n'payerions plus d'impôts, ſi la Conſtitution s'établiſſoit; v'la por qui je n'aimions pen les Ariſtocrates qui cherchiont à la renverſer.

Le M. Vaines promeſſes ; nous en payerons plus qu'auparavant. Retenez bien ceci, Nicolas. (*)

Le P. Mais, Mouſſieu, il y a plus de deux ans que j'n'en payons pen.

Le M. Croyez-vous, Nicolas, que ça ira toujours de même ? n'a-t-on pas décrété que les impôts arriérés ſeront rembourſés ?

Le G. C'eſt donc f.... comme dit le proverbe, reculer pour mieux ſauter.

Le M. Tout juſte : la Nation n'y perdra rien, ſoyez-en sûr ; les Députés ont ménagé juſqu'à préſent le Peuple, parce qu'ils en avoient beſoin pour écraſer la Nobleſſe, le Clergé & les Parlemens ; mais il n'en profitera pas. Ils ſe ſont ſervis de lui comme le ſinge ſe ſervoit de la patte du chat pour ôter les marrons du feu.

Le P. Oui ; mais l'Aſſemblée avions ſupprimé les entrées & les Commis.

Le M. Dites plutôt que le Peuple les a chaſſés ; car l'aſſemblée vouloit les conſerver ; & c'eſt ſi vrai, qu'elle les paye encore à nos dépens pour ne rien faire. Quant à la ſuppreſſion des entrées, il en réſulte qu'il en coûtera auſſi cher pour vivre à la campagne que pour vivre à la ville ; il en réſulte que les villes n'y gagneront rien, puiſque les marchandiſes ont augmenté, bien loin de diminuer ; il en réſulte enfin que les étrangers ne payeront plus, comme autrefois, les impôts indirects, en raiſon de la conſommation qu'ils feront.

(*) Vannes, en Bretagne, payoit 34,000 liv. ; ſa taxe actuelle eſt de 108,000 l. ; la Paroiſſe Sarre, au lieu de 16 à 17,000 l., elle payera 61,000 l. ; celle de Saint-Avé payoit 4,000 l, préſentement 11,000 l. ; enfin la taxe eſt ſi onéreuſe pour la paroiſſe de l'Iſle d'Ars, qu'elle a déclaré au Diſtrict qu'elle abandonneroit plutôt la culture de ſes terres, que de s'y ſoumettre.

Le G. Pour le coup, camarade, je ne ſuis pas tout-à fait de votre avis : j'ai entendu dire que tous les ans il falloit au Roi ſix cents millions, & qu'il y avoit tant de bougreries dans la perception des impôts, qu'on étoit obligé d'en impoſer neuf cents. Si les Députés ont ſupprimé les abus, voilà f.... trois cents millions de moins à payer par an, reſte à ſix cents. Les biens de la Nobleſſe & du Clergé en fourniront la moitié, reſté à 300 millions; quelle diminution pour le Peuple ! Eh bien ! camarade, que penſez-vous du calcul ? Je crois f.... que je vous tiens à mon tour.

Le M. Il eſt juſte; mais il ne ſert qu'à prouver qu'il y a du louche dans la conduite de nos Députés; car, par le fait, les impôts ſont doublés, triplés, & même quadruplés dans différens endroits, au point qu'un très-grand nombre de Municipalités ont renvoyé leurs rôles ſans vouloir les répartir; joint à cela les droits d'enregiſtrement, qui ſont quatre fois plus coûteux que les anciens droits du contrôle, & ce que l'on dépenſe pour faire monter ſa garde ou pour la monter ſoi-même.

Le G. Mais ſi on ne diminue pas de moitié les impôts du Peuple, & qu'on faſſe payer les biens du Clergé & de la Nobleſſe qui ne payoient pas avant, la recette ſera f.... de 12 à 1500 millions; à quoi employeront-ils tout ça ?

Le M. Vous voilà bien embarraſſés : ils entretiendront les Juges de Paix, les Municipalités, les Diſtricts, les Départemens, les Tribunaux, les Clubs, les Députés à l'Aſſemblée nationale, qui tous ſavent tirer leur épingle du jeu auſſi bien, & même mieux que le petit nombre d'Intendans & de Fermiers généraux que nous avions.

Le G. Mille tonnerres, au lieu de quelques Adminiſtrateurs, nous en aurons des millions

qui nous pilleront & nous grugeront ; f...., avec leurs diables d'arrangemens, le payſan n'aura qu'à foutre ſa poule au pot !

Le M. Ce que vous avancez eſt d'autant plus à craindre, qu'on ne ſait ce qu'ils ont fait de nos dons & de nos contributions patriotiques, de la recette des impôts, du dépouillement des Egliſes en général, & des Egliſes ſupprimées, de la vente des biens Eccléſiaſtiques, de deux milliards cent millions d'aſſignats. Ils n'ont pas voulu rendre leurs comptes, quoique M. l'Abbé Maury les en ait ſommés au nom de trois cents Députés ; & moyennant quelque argent diſtribué fort à propos dans Paris, le Peuple les a laiſſé aller ſans rien dire.

Le G. Ils ont au moins payé la dette de l'Etat.

Le M. Il s'en faut bien, elle eſt augmentée de plus de moitié.

Le G. Pour le coup c'eſt trop fort ; ils auroient f.... mangé en deux ans de temps trois à quatre milliards, & augmenté la dette de l'Etat.

Le M. Ce n'eſt malheureuſement que trop vrai. Quelques Députés ont placé des Biens conſidérables ſur des banques étrangères, d'autres ont acheté des terres ſous des noms empruntés, afin de mieux cacher leur jeu. De plus, les frais de la Révolution. Tant pour entretenir des Clubs & des Gardes nationales dans les Bourgs & Villes, tant pour chaſſer les anciens Curés & pour inſtaller les nouveaux ; tant pour faire brûler tel ou tel Château, pour faire maſſacrer tel ou tel Noble ou Eccléſiaſtique ; enfin, tant pour opérer une Révolution dans tous les Royaumes en même-temps.

Le G. C'eſt-à-dire f.... qu'on envoie notre argent chez l'étranger pour ſoulever les Peuples contre leurs Souverains, & qu'on nous fout du papier au lieu de bons écus. Et le Roi laiſſe faire

tous ces j.... f.... là ? Ah bougre ! si j'étois à sa place, ils auroient déjà fait plus d'une pirouette en l'air ; mais les derniers mots, f...., n'en sont pas dits ; puisqu'ils veulent être élevés, on les élevera, f...., &, de la bonne manière.

Le M. Ah ! mon cher Nicolas, si le Roi pouvoit ; mais hélas, pour notre malheur, ce bon Roi n'est plus rien.

Le G. A d'autres dénicheurs de merles. Diable, Monsieur le Maître, vous voudriez nous en donner à garder.

Le M. Malheureusement, la Terreur, je ne plaisante pas ; les Députés se sont emparés de son autorité, & ne lui ont laissé que le vain titre de chef du pouvoir exécutif ; ils l'ont avili au point de lui ôter ses titres de *Sire* & de *Majesté*, pour y substituer celui de premier fonctionnaire public ; & s'il les conserve encore, c'est que le Peuple l'a voulu. Ils ont permis d'imprimer contre lui mille brochures infames, & ont empêché qu'on ne poursuivît ceux qui avoient cherché à l'assassiner ; ils le retiennent prisonnier, & lui font approuver toutes leurs opérations. Il s'est enfui un jour, déclarant qu'il avoit été forcé dans toutes ses sanctions ; on l'a rejoint, & ils le retiennent aux Tuileries, où il est gardé à vue.

Le G. Cinq cents millions de tonnerres : on a dépouillé le Roi de son autorité ; on a voulu l'assassiner ; on le retient prisonnier : & qu'est devenue la Noblesse, où sont les braves militaires ? Ah les j...., f.... de Députés ; il sera vengé notre bon Roi, ou f.... la Terreur y perdra son nom.

Le M. Que voulez-vous faire ?

Le G. Oui, f...., je leur marcherai sur le corps à tous ; je leur arracherai l'ame du ventre : si je les tenois, les bougres, ils n'auroient qu'à chanter bien vite leur *In manus*.

Le M. Cromwel, tout ſcélérat qu'il étoit, n'auroit jamais oſé porter ſes vues auſſi loin que nos Députés ; ils ont commis en trois ans plus d'horreurs que tous les tyrans réunis depuis que le monde eſt monde. Ils ſe ſont emparés de tous les pouvoirs ; pouvoir légiſlatif, exécutif, adminiſtratif, & ſur-tout arbitraire. Ils ont ſupprimé les Lettres de cachet, qui ne s'obtenoient que contre les Grands ; & depuis ce temps des milliers de Citoyens ont été arrêtés illégalement, & incarcérés ſans aucune forme de procès. Ils ſe ſont ſaiſis des biens du Clergé, ont dilapidé les Finances, augmenté la dette de l'Etat, & anéanti la Magiſtrature, la Nobleſſe, le Clergé, la Royauté, & même la religion autant qu'il a été en eux.

Le G. Le Diable m'emporte, j'y perds la tête : mais, f.... expliquez-vous ; comment s'y ſont-ils pris pour devenir ainſi les Maîtres ?

Le M. Depuis bien des années le coup étoit préparé : lorſque les Députés furent aſſemblés, ils combinèrent ſi bien leur jeu, que dans le même jour & à la même heure, le bruit ſe répandit dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs & Villages, qu'il arrivoit de tous côtés de brigands ; alors les uns prirent la fuite, d'autres les armes, pluſieurs moururent de peur ; & le fin mot, c'eſt qu'il n'y avoit pas de brigands.

Le G. Sinon à l'Aſſemblée.... Mais à quoi bon, f.... répandre tous ces faux bruits qui ont cauſé tant de mal ?

Le M. Afin que les Arſenaux fuſſent pillés & volés par ceux qui devoient les ſoutenir dans leurs coupables entrepriſes ; ils formèrent enſuite dans toutes les Villes une Société de gens ſans état, ſans aveu, qui n'ayant rien à perdre, ne pouvoient que gagner à la Révolution & au pillage, cette Société connue ſous le nom de Club, payée

elle-même, ſoudoyoit d'autres coquins pour commettre mille horreurs contre les bons Citoyens. Enfin, nos Députés divisèrent tous les Corps, ils ſoulevèrent les pauvres contre les riches, les Avocats contre les Juges, la Nobleſſe indigente contre la Nobleſſe opulente, les Prêtres contre leurs Evêques, & les Soldats contre leurs Officiers, ils leur permirent de s'en venger, de les chaſſer, *bref*, ils les gagnèrent par argent, de ſorte qu'ils abandonnèrent leur Roi.

Le G. Comment, f..., les Militaires ſe laissèrent corrompre ? ils trahirent leur bon Roi ? Non, f..., on les trompa ; ils crurent ſans doute qu'on n'en vouloit qu'aux abus, & pour ne pas en ſoutenir les Auteurs, ils mirent bas les armes ; &, f..., j'en aurois fait autant ; mais, nom d'un tonnerre, on a profité pour détrôner le Roi, eh bien, f..., il remontera ſur ſon Trône où il ne reſtera pas à un ſeul Soldat le moindre ſouffle de vie ; nous ſerions joliment foutus ; ſans Parlemens, ſans Nobleſſe, ſans Clergé, ſans Roi, & ſur-tout ſans Religion ! Si on les laiſſoit faire, les bougres enverroient le Royaume à tous les Diables.

Le M. Nous ſommes perdus ſi le Roi ne prend pas le deſſus ; il ſe forme en France pluſieurs partis ; les Royaliſtes, les Monarchiens, les Républicains & les Orléanois ; chacun veut être maître, & ainſi la France ſe trouve plongée dans toutes les horreurs de l'Anarchie la plus terrible.

Le P. J'voyons ben à préſent que j'ſommes happés ; car tout va ben mal ; mais que voliez vo qu'ils fiſſions ?

Le M. Qu'ils ſuiviſſent leurs cahiers ; ils pouvoient obliger chaque corps à préſenter un plan de réforme, qu'ils auroient accepté ou refuſé, ſuivant qu'il eût été bon ou mauvais ; ils pouvoient

accepter les offres de la Nobleſſe, qui abandonnoit ſes droits à charge au Peuple, & les offres du Clergé qui ſe chargeoit de la dette de l'Etat. En trois mois, le calme eût été rétabli dans le Royaume, les grands Seigneurs & les Riches ſeroient demeurés en France, nous aurions de bons écus au lieu de tous ces aſſignats qui perdent 20 à 40 pour cent, en attendant qu'on n'en veuille plus. Et nous ne ſerions pas à la veille d'une guerre civile ou étrangère.

Le G. Je ſuis de votre avis, Camarade, je conclus que tous nos Députés ſont de f... coquins qui ſe feront faire un mauvais parti; en attendant, adieu, je vais rejoindre mon Frère.

Le M. Qui eſt domeſtique au Château? je vous en diſpenſe.

Le G. Où eſt-il donc? ſeroit-il mort par haſard?

Le M. Non, il ſe porte à merveille, mais il eſt paſſé chez l'étranger avec ſon Seigneur, il a juré qu'il ne l'abandonneroit qu'à la mort.

Le G. Et que Diable ſont-ils allés faire ſi loin?

Le P. Par san gueene, c'eſt por no faire la guerre.

Le G. C'eſt, f..., bon à ſavoir, je ne ſavois où aller, mais vous me tirez d'embarras : ſous peu les braves Ariſtocrates me verront, & ils ſauront que la Terreur eſt toujours fidèle à ſon Roi & à ſa Patrie : & dites-moi, ce raſſemblement fait-il rire les Gardes nationales.

Le M. Il s'en faut bien! s'ils rient, c'eſt du bout des dents; cependant à les entendre, ils ſe battront, quoiqu'ils n'aient ni Commandans, ni Colonels, ni Officiers; beaucoup d'entr'eux paſſent pour Patriotes, vont ſur la frontiere bien décidés à tourner caſaque en temps & lieu, pour

ſe ranger du côté des Princes, à qui l'Aſſemblée va déclarer la guerre.

Le G. Ils veulent donc qu'on les écharpe ? Les j... f... ſe feront faire la barbe à la grenadière; on les ſavonnera à coups de boulets, & on leur foutra les poils à bas à coups de ſabre; ne croyent-ils point que la troupe de Ligne leur ſervira de bouclier! Ah foutre elle ne portera pas les armes contre les Défenſeurs de notre bon Roi & de notre bonne Reine.

Le M. Je l'eſpère de même, mais ſur-tout que les Princes ne manquent pas leur coup, car nos Patriotes ne leur feroient pas de quartier, leur deviſe doit être : » Vaincre ou mourir.

Le G. Les Princes f... ſeront plus généreux. ils ſauront vaincre & bien uſer de la victoire. Je parierois f... ſur mon honneur de Grenadier, qu'ils ont l'ame trop élevée pour s'abaiſſer juſqu'à la vengeance, ils puniront les auteurs de nos maux, & pardonneront à ceux qui n'en auront été que les vils inſtrumens.

Le M. On aſſure qu'ils entreront en France, les cahiers du Peuple à la main, qu'ils rendront les Corps adminiſtratifs reſponſables des excès auxquels des ſcélérats déſeſpérés ou payés pourroient ſe porter contre les prétendus Ariſtocrates; qu'ils traiteront avec beaucoup de douceur les Villes qui ne s'oppoſeront point à leur paſſage, & qu'ils raſeront celles qui feront la moindre réſiſtance.

Le G. Il n'y a f... pas d'autre parti à prendre; alors la confiance renaîtra, le commerce fleurira, nos écus reparoîtront, & nous ſerons f... tranquilles & heureux.

Le M. Que j'aurai de plaiſir à voir déménager notre Intrus !

Le P. Je l'y foutrons de la pelle au cul.

Le G. Les bougres n'attendront pas qu'on les chaſſe.

Le M. J'irai au-devant de notre bon Curé & de notre bon Seigneur, nous célébrerons tous enſemble leur retour, nous brûlerons en leur préſence le Mai du Pacte fédératif, & nous leur en planterons à chacun un.

Le G. Je veux f... à mon retour donner le premier coup de hache à ce bougre de Mai, & y foutre le feu; alors ce ſera un feu de joie.

Le P. Et j'danſerons autour avec not femme & nos enfans.

Le G. Et nous boirons de raſades f... à la ſanté du Roi, de la Reine, de la Nobleſſe & de nos braves Militaires, ſans oublier notre bon Curé.

Le P. Il ſera le Roi de la Fête.

Le G. Au revoir.

Le M. & le P. Bon voyage & bon retour.

NOTES.

(1) Il eſt bon de remarquer ici que les Propagandiſtes tirent un double avantage de leur Papier-monnoie. ils en aſſurent la juſte valeur, & donnent à la Révolution de zélés partiſans. Un Payſan a-t-il beſoin d'argent? ils lui prêtent des Aſſignats juſqu'à la concurrence de ſon bien-fonds, & c'eſt à condition qu'il ſe déclarera Patriote enragé. Le malheureux Payſan, plus occupé du préſent que de l'avenir, les reçoit, & ſe déclare en faveur de ſes prétendus bienfaiteurs qui, en tems & lieu, le plongeront ainſi que ſa femme & ſes enfans dans la plus cruelle miſère, en lui faiſant vendre ſon bien pour les rembourſer.

(2) Il n'eſt pas de règle ſans exception. En parlant peu avantageuſement des Gardes nationales, je ſuis éloigné de vouloir compromettre celles de Paris, de Rouen, &c. C'eſt à elles que nous devons la paix & la tranquillité dont nous jouiſſons. Sans elles, les brigands ſoudoyés que les Clubiſtes ont fait venir dans ces Villes, auroient déjà pillé, volé, aſſaſſiné juſques dans les Tuileries, afin d'élever leur République ſur les débris du Trône.

(3) Les nouvelles places ont cinq défauts en politique Le 1er. elles coûtent beaucoup à la Nation; le 2me. elles ne ſont utiles à perſonne, une place paſſagère n'eſt pas cenſée place; le 3me. Elles ſont perdre la réputation de celui qui les occupe; on les décrie, afin de le ſupplanter; le 4me. elle le met dans la néceſſité d'uſer de ce qu'on appelle (tour du bâton), afin de s'aſſurer du

pain pour la ſuite. Le 5me. perſonne ne pouvant compter ſur ſa place, tous gardent, (comme dit le Proverbe) une poire pour la ſoif, & alors le commerce languit. Autrefois il en coûtoit moins à la Nation, & les pères de famille trouvoient dans le Clergé, dans la Magiſtrature, dans le Militaire, des places qui aſſuroient à leurs enfans une exiſtence honnête.